

A Scanner Darkly
Rotoscopie sous influence
A Scanner Darkly, États-Unis 2006, 100 minutes

Dominic Bouchard

Numéro 245, septembre–octobre 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/58998ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, D. (2006). Compte rendu de [A Scanner Darkly : rotoscopie sous influence / *A Scanner Darkly*, États-Unis 2006, 100 minutes]. *Séquences*, (245), 37–37.

A SCANNER DARKLY Rotoscopie sous influence

Il y a de ces mariages qui ont une fin heureuse. **A Scanner Darkly**, c'est d'abord la rencontre entre le texte d'une légende très inventive de la science-fiction, Philip K. Dick — en amont d'importants projets cinématographiques, tels *Blade Runner*, *Total Recall*, *Screamers*, *Minority Report* —, et d'un jeune réalisateur, Richard Linklater, apprécié pour les libertés formelles et narratives qu'il aime prendre —, pensons à *Walking Life*.

DOMINIC BOUCHARD

C'est également le croisement fertile du cinéma d'animation avec celui de prise de vue réelle et cette union, proclamée par la rotoscopie, ne ternit en rien les qualités de chacun des modes d'expression visuelle. Bien au contraire, on discutera longtemps du travail accompli par le cinéaste, car plus qu'une adaptation, il faudrait parler ici d'une appropriation de l'œuvre littéraire. Sans jamais trahir l'essence du roman, l'œuvre filmique sait conjuguer divers médiums (cinéma, bande dessinée, télévision, animation, littérature) et saisir de chacun uniquement ce qu'il possède de plus opportun pour enrichir les univers particuliers et multiformes de Dick. À mille lieues d'être surfait, **A Scanner Darkly** choisit de s'engager dans une intervention artistique originale pour mettre en sons et en images l'un des textes les plus personnels de l'écrivain. Le résultat se traduit par une mise en scène de situations intimistes empreintes d'un ton tragicomique. Pour près de 500 heures de travail par minute d'animation, il n'est pas malaisé de dire que la rotoscopie est une plus-value esthétique demandant une importante rigueur. De plus, la démarche singulière de Linklater rejette un usage aliénant des technologies d'animation visant à reproduire toujours « mieux » le réel, pour plutôt créer un espace faste permettant le plein déploiement d'un monde inusité.

À notre grand plaisir, le graphisme, véritable travail de mains (ou d'ordinateurs) de maître, crée une représentation du futur dépourvue des artifices et des clichés habituels — environnements urbains aseptisés bourrés de gadgets technologiques futiles...

La trame narrative situe cette aventure hallucinée dans un futur proche où un agent secret (Keanu Reeves) reçoit le mandat de s'intégrer dans un milieu de revendeurs de drogue dans l'espoir de coincer les têtes dirigeantes. Mais le récit ne s'amorce véritablement qu'une fois l'intégrité de l'argus remise en cause, soit lorsque celui-ci montre des signes de dépendance aux psychotropes et qu'une enquête interne est ouverte à son sujet. L'histoire est donc celle d'une Amérique enlisée dans une guerre à n'en plus finir contre la drogue D — responsable du désespoir, du décès, de la dégénérescence, et surtout, du dédoublement de personnalité de tout un pan de la société états-unienne — qui pousse tous et chacun à s'épier les uns les autres. Le résultat, brillant et efficace, se traduit par un étrange état de poupées russes schizo-phréniques où les individus, jamais certains de la loyauté de leurs amis, multiplient — non sans brouillard — les identités. Ainsi, **A Scanner Darkly** a, parmi ses principaux thèmes, la quête ou le trouble identitaire. À titre d'exemple, l'agent secret circulant sous le nom de Bob Arctor (Reeves) se lie d'amitié avec deux insolites personnages,

Luckman (Woody Harrelson) et le volubile Barris (Robert Downey Jr.), pour enquêter sur leur éventuelle liaison avec un réseau de trafiquants de stupéfiants. Mais plus le temps passe et moins l'agent parvient à jongler avec sa double identité — conséquence, entre autres, d'une trop importante exposition à la substance D. La confusion grandissante se solde par une implosion psychique du protagoniste.



Une vocation de film culte

Écrit alors que la guerre à la drogue bat son plein sous le règne de McCarthy, le contexte de chasse aux sorcières garde toute sa pertinence et sa contemporanéité dans le paysage d'une guerre au terrorisme. Plus qu'une paranoïa qui postule en faveur d'une théorie du complot, les univers de Dick s'affairent à interroger les limites (aujourd'hui maintes fois revues) entre l'imaginaire et le réel. La paranoïa serait la métaphore d'un monde bien réel rongé de l'intérieur par une crainte accrue de l'étranger.

À notre grand plaisir, le graphisme, véritable travail de mains (ou d'ordinateurs) de maître, crée une représentation du futur dépourvue des artifices et des clichés habituels — environnements urbains aseptisés bourrés de gadgets technologiques futiles, rapports entre humains froids et distants, etc. En faisant appel à des illustrateurs sans expérience en animation, Linklater affirme la priorité qu'il accorde à une esthétique brute et aux cadrages originaux. Ce monde décalé, un peu *trashy*, constitue une traduction formelle directe de l'état psychique des personnages. Sans parler d'une vocation de film culte, on peut croire que cette adaptation fera le bonheur de bon nombre de cinéphiles.

■ États-Unis 2006, 100 minutes — Réal. : Richard Linklater — Scén. : Richard Linklater, d'après le roman de Philip K. Dick — Images : Shane F. Kelly — Mont. : Sandra Adair — Mus. : Graham Reynolds — Son : Tom Hammond — Dir. art. : Joaquin A. Morin — Cost. : Darylin Nagy — Int. / Avec : Rory Cochrane, Robert Downey Jr., Mitch Baker, Keanu Reeves, Sean Allen, Cliff Haby, Steven Chester Prince, Winona Ryder, Natasha Valdez, Mark Turner, Woody Harrelson, Chamblee Ferguson, Angela Rawna, Eliza Stevens, Sarah Menchaca, Melody Chase, Leif Anders, Turk Pipkin, Dameon Clarke, Marco Perella — Prod. : Sara Greene — Dist. : Séville.